



desclée
de
brouwer

Maria Montessori

Sa vie, son œuvre

Edwing Mortimer Standing

Maria Montessori

E. M. Standing

Maria Montessori

Sa vie, son œuvre

Préface d'André Berge

Traduction et adaptation par Paule Escudier

Desclée de Brouwer

L'édition originale de cet ouvrage a paru sous le titre : *Maria Montessori, her life and work* (« Mentor-Omega Book », The New American Library, New York et Toronto).

© Desclée de Brouwer, 2010
10, rue Mercœur, 75011 Paris
ISBN: 978-2-220-06180-1
ISBN pdf : 978-2-220-02309-0

Préface à l'édition française

« Maria Montessori... c'est une pédagogue suisse (*sic*!) qui disait qu'il fallait laisser faire aux enfants tout ce qu'ils voulaient... mais c'est dépassé depuis longtemps! » Telle fut la réponse d'une vieille demoiselle, professeur de philosophie, à quelques jeunes filles de ses élèves qui l'interrogeaient sur ce nom, pour l'avoir entendu prononcer par un conférencier venu dans leur cité.

En vérité, de nos jours, il n'y a guère que Freud dont le public ait aussi profondément faussé la pensée! Encore que les contresens commis au détriment de Freud n'aient pas détourné de celui-ci l'attention de nos contemporains, bien au contraire!

Il n'en est pas de même pour Maria Montessori qui, aux yeux des uns, passa longtemps pour une idéologue qui voulait qu'on « laisse faire aux enfants tout ce qu'ils voulaient », et aux yeux des autres – à l'inverse – pour une pédagogue dont la méthode visait à soumettre les enfants à une contention contre nature: ainsi pensaient-ils parce qu'ils estimaient les écoliers des classes montessoriennes insuffisamment conformes à leur postulat d'après lequel un enfant normal en liberté ne peut être que dans une perpétuelle agitation.

D'autres malentendus se sont manifestés sur d'autres plans: quelqu'un – m'a-t-on dit – aurait été jusqu'à prétendre que « le

Montessori » n'était qu'une méthode « pour faire aller les enfants à la messe » – ce qui n'avait pas empêché quelques autres de lui reprocher son positivisme scientifique, tenu pour l'antichambre du matérialisme. Toutes ces préventions contradictoires ont le plus souvent dispensé le grand public de s'informer davantage. Un jugement sommaire non contrôlé, accompagné de l'affirmation péremptoire que « tout ça, c'est dépassé », a trop souvent suffi à contenter une curiosité paresseuse.

Et pourtant, en France, de grands spécialistes de la pédagogie, à commencer par la fondatrice du Centre international d'études pédagogiques et du lycée-pilote de Sèvres, Mme Hatinguais, ont pu récemment encore souligner l'« actualité » de Maria Montessori. Personne n'était mieux placé que Mme Hatinguais pour détecter la présence anonyme de celle-ci au sein même de notre enseignement officiel et jusque dans l'esprit de ses réformateurs les plus hardis.

Malgré les excellentes traductions de Georgette Jean-Jacques Bernard¹ et l'opportune re-parution du document capital que constitue la *Pédagogie scientifique*², sous sa forme initiale et complète, il manquait jusqu'ici en France une étude d'ensemble pour faire mieux connaître – ou simplement : connaître – dans notre pays cette œuvre au retentissement mondial. N'est-il pas remarquable que la pensée de Maria Montessori ait dû franchir l'Atlantique dans les deux sens pour venir enfin combler chez nous cette lacune ?

C'est bien une synthèse, en effet, que nous apporte d'Amérique E. M. Standing, mais c'est une synthèse qui se déroule en suivant pas à pas l'apparition des idées dans le

1. Desclée de Brouwer.

2. Éditions sociales françaises.

contexte d'une existence remarquable. Par là, ce livre est à la fois vivant et démonstratif, car les observations attentives, minutieuses et toujours concrètes de Maria Montessori ne peuvent guère être mises en cause par les observations rapides et superficielles dont on a parfois voulu étayer des critiques d'un caractère le plus souvent théorique.

Si d'ailleurs on veut donner le nom de « théorie » aux idées de Maria Montessori, on peut admettre que, sous cet aspect, elles sont soumises à la même loi que toute théorie scientifique, laquelle n'est considérée comme définitive qu'autant qu'aucune autre n'a pu s'y substituer en englobant dans ses explications un plus grand nombre de phénomènes, sans négliger ceux qui avaient servi à l'édification de la théorie précédente. Mais jusqu'ici nous n'avons pas vu naître de théorie éducative plus exhaustive qui puisse nous autoriser à traiter de « désuète » la méthode qu'on a coutume de nommer « méthode Montessori ».

À la vérité, ce qu'il conviendrait d'appeler ainsi, ce n'est pas tant une méthode pédagogique – quelle que soit la valeur des techniques qu'on a coutume de réunir sous ce terme. C'est avant tout une méthode d'observation, de recherche et de réflexion, grâce à laquelle ces techniques ont pu être inventées, sans du reste que leur promotrice ait prétendu en faire un système fermé à toute évolution et à tout apport nouveau.

Ce qu'E. M. Standing nous découvre, c'est la façon dont le génie de Maria Montessori est parvenu à forcer les portes de l'univers secret de l'enfance, alors que, jusqu'à elle, la plupart des adultes en étaient restés à une conception « adultomorphiste » de l'enfant.

Nous souhaitons que l'étude si intelligente et si documentée qu'il nous est donné de présenter aujourd'hui aux lecteurs de

langue française attire leur attention et leur fasse mesurer l'importance de cette révolution montessorienne.

André BERGE

Première partie
Vie de Maria Montessori

I

Préparation

Enfance

« À l'école, nous devons apprendre par cœur les vies des femmes illustres. C'était la lubie d'un de nos professeurs, qui ne cessait de nous exhorter : "Cela ne vous tente donc pas de devenir célèbre à votre tour ?

– Non, répondis-je un jour assez sèchement. J'aime trop les enfants pour ajouter une autre biographie à la liste." »

Louable sentiment ! Malgré tout, la gloire vint à cette écolière, ajoutant du même coup une biographie de plus à la liste en question.

*

* *

Maria Montessori naît à Chiaravalle (province d'Ancône) le 31 août 1870, année qui voit le début de l'unité italienne. Son père, Alessandro Montessori, de noble famille bolonaise, est le type même du vieux militaire conservateur, digne, martial, et que caractérise une grande courtoisie. Sa mère, Renilde Stoppani, est la nièce du célèbre prêtre Antonio Stoppani,

philosophe et savant à qui l'université de Milan a érigé un monument; c'est une femme d'une rare piété et pleine de charme : Maria lui ressemble. Mère et fille vivront très proches l'une de l'autre, dans l'affection et la compréhension, jusqu'à ce que la mort les sépare en 1912, et malgré les vicissitudes de la vie de Maria.

Il est encore des gens pour penser que la méthode Montessori consiste à autoriser les enfants à faire tout ce qu'ils veulent. En tout cas, ce n'est pas la méthode qu'on emploie pour Maria. Sa mère croit aux vertus d'une stricte discipline, ce qui ne rend pas pour autant la vie de sa fille moins heureuse. L'épisode suivant en est l'illustration : Maria se plaint : « J'ai faim ! – Il faut que tu attendes un peu », lui dit sa mère, qui, devant l'insistance de l'enfant, finit par ouvrir un placard pour y prendre un morceau de pain vieux d'un mois : « Si vraiment tu ne peux pas attendre, prends ça ! » Chaque jour, il faut tricoter « pour les pauvres ». Ce n'est pas une épreuve pour Maria car, dès sa prime enfance, elle témoigne beaucoup d'intérêt pour les moins favorisés.

L'incident suivant peut sembler prophétique : la petite fille est témoin d'un léger désaccord entre ses parents ; elle traîne alors une chaise entre eux, monte dessus, puis unit leurs mains en les serrant très fort. Ainsi, toute sa vie durant, on la verra s'intéresser profondément à l'« être caché », et tenter d'être en toute occasion un facteur de paix. De fait, elle travaillera sans relâche à mettre un terme à la longue lutte, inconsciente mais réelle, qui oppose encore maintenant l'enfant et l'adulte.

À Ancône, elle va à l'école communale. Aucune ambition scolaire, semble-t-il, à cette époque ! Elle s'étonne franchement de voir pleurer une petite camarade qui n'a pas été admise dans la classe supérieure : une classe en vaut bien une autre !

Professeurs et camarades doivent parfois la trouver étrange. En plein jeu, il lui arrive d'exprimer son désaccord d'une manière inattendue : « Toi, d'abord, tu n'es même pas encore né ! », comme si elle prévoyait déjà que le développement individuel peut être considéré comme une suite de naissances à des niveaux toujours plus élevés. Quoi qu'il en soit, les victimes vont se plaindre aux parents : « Elle a dit que nous ne sommes même pas encore nés ! »

Maria, tout enfant, a un sens profond de la dignité personnelle. L'un de ses professeurs fait un jour une remarque désobligeante sur l'expression de ses yeux quand elle écoute le cours. De ce jour, Maria baisse obstinément la tête en présence de ce professeur. On doit le respect aux très jeunes enfants : Montessori y reviendra souvent, comme à une notion essentielle.

Choix d'une carrière : tout sauf professeur

Maria a douze ans ; à cette époque, ses parents s'établissent à Rome pour donner à leur fille une instruction qui ne peut lui être offerte à Ancône. Mais la capitale elle-même ne pourra pas facilement combler les ambitions de cette singulière enfant. Elle a ses idées à elle concernant sa propre éducation. À quatorze ans, elle commence à s'intéresser aux mathématiques. Elle en gardera le goût toute sa vie. Ses parents lui suggèrent de s'orienter vers l'enseignement : c'est en effet la seule carrière ouverte aux femmes à cette époque. Refus catégorique de la part de Maria : tout sauf professeur. Elle est douée pour les mathématiques : pourquoi ne serait-elle pas ingénieur ? Même de nos jours, c'est chose assez exceptionnelle pour une femme ; à la fin du siècle dernier, c'était tout simplement impensable !

Les cours pour jeunes filles de la « bonne société » laissent Maria sur sa faim. Elle fréquente alors une école technique de garçons. Peu après, elle se sent attirée vers la biologie. Enfin, elle se dit que sa véritable vocation est la médecine.

C'est malheureusement aller de Charybde en Scylla : une jeune fille à la faculté de médecine ! La chose est inédite, osée, impossible ! La jeune fille ne s'en émeut pas le moins du monde et s'arrange pour être reçue par le docteur Bacelli qui est alors ministre de l'Éducation nationale. Celui-ci l'informe sans détour qu'il lui sera impossible de poursuivre dans la voie qu'elle a choisie ; elle le remercie, lui serre la main, remarque d'un ton paisible : « Je sais que je serai médecin », et s'en va.

On ne peut la suivre dans toutes les péripéties de sa lutte. Qu'il suffise de savoir qu'elle finit par être admise à la faculté de médecine de l'université : elle est la première femme à y pénétrer en qualité d'étudiante. Qui plus est, elle obtient une bourse – en fait, une série de bourses, d'année en année. C'est elle qui fera face aux frais de sa carrière universitaire ; elle donne des leçons particulières pour augmenter son revenu. Elle devait insister plus tard sur la valeur de l'indépendance financière dans le développement de l'adolescent.

Les épreuves de la vie estudiantine

Une fois dans la place, la jeune fille n'est pas au bout de ses peines. Les étudiants admettent difficilement cette intrusion dans une sphère qui leur a été jusqu'ici réservée : aussi, pendant des mois, soumettent-ils Maria à une série de persécutions. Ils découvrent très vite qu'on ne peut l'effrayer. Elle les remet à leur place, et la persécution cède le pas à l'admiration.

Certains, dans les couloirs, sifflent avec mépris à son passage : « Soufflez, mes amis, soufflez, répond-elle gaiement, plus vous soufflerez, plus haut j'irai. »

Maria impressionne même les plus farfelus des étudiants. L'un d'eux s'assied habituellement juste derrière elle dans la salle de conférences ; il a la manie d'agiter sans cesse son pied, et les vibrations se transmettent au bureau de Maria. La jeune fille est agacée : elle foudroie l'étudiant d'un regard plein de colère. Lui s'arrête immédiatement, et murmure à l'oreille de son voisin : « Je suis immortel. – Pourquoi ? réplique l'autre. – Si je ne l'étais pas, je serais mort. As-tu vu son regard ? »

« À cette époque, remarque Montessori, je me sentais capable de tout. » Elle surmonte en effet tous les obstacles. Un vieux professeur, conférencier à la faculté de médecine de Rome, garda longtemps présent à sa mémoire l'incident suivant : un jour qu'il devait faire son cours, une tempête de neige s'abattit sur Rome, si violente qu'aucun étudiant ne put venir. À l'exception de Maria qui, se trouvant seule dans l'amphithéâtre, suggéra que le professeur remît sa conférence à plus tard ; celui-ci ne l'entendit pas ainsi, estimant qu'un tel zèle méritait récompense : il fit son cours pour elle seule.

Maria se heurtera à bien d'autres difficultés que l'animosité des étudiants. À cette époque, il est impensable qu'une jeune fille dissèque des cadavres en présence d'hommes. Aussi les travaux pratiques de dissection s'accompliront-ils au prix d'heures solitaires parmi les cadavres, souvent de nuit. Cette atmosphère macabre exige une bonne dose de volonté. Sans compter l'opposition de son père qui désapprouve la carrière qu'elle a choisie !

Un incident prophétique

Sous le poids des difficultés, les forces du jeune pionnier s'usent. Désespérée, Maria décide un jour d'abandonner la lutte: elle quitte la salle de dissection, bien résolue à chercher une carrière moins semée d'obstacles. Elle traverse le Pincio, presque désert à cette heure tardive. Tout en marchant, elle réfléchit à la décision qu'elle vient de prendre, quand elle croise une femme pauvrement habillée, accompagnée d'un enfant de deux ans environ. La femme est sale et dépenaillée, c'est une mendiante, elle demande l'aumône. Ce n'est pas elle, en fait, mais l'enfant qui va changer le cours de la vie de Maria. Tandis que la mère joue son rôle, l'enfant s'amuse de son côté, assis par terre, avec un chiffon de papier. Il a l'air parfaitement heureux; visiblement, il est comblé par ce bout de papier colorié; à le regarder, l'étudiante fait tout à coup l'expérience d'une révélation intérieure qui la bouleverse. Elle est si émue qu'elle rebrousse aussitôt chemin et revient tout droit à la salle de dissection. Désormais, elle ne se découragera plus. Sa vocation lui paraît indiscutable. « Impossible de l'expliquer, dira-t-elle un jour, ce fut ainsi et pas autrement. » C'est là un exemple de ce que le génie ressent mystérieusement au plus profond de lui-même, lorsqu'il est confronté à la tâche qui lui est destinée. Il en a été de même pour Froebel qui, comme Montessori, éclaira d'une lumière nouvelle les abîmes de l'âme enfantine.

À cette époque (et pendant encore plusieurs années), Montessori n'imagine pas le moins du monde que c'est dans le domaine de l'éducation que va s'accomplir sa mission. Sa vie entière démontre ce principe qu'elle prêchera plus tard: « Les préparations de la vie sont indirectes. » À la même époque, gravement malade, elle dira à ses amis angoissés: « Ne vous inquiétez pas, je ne meurs pas encore, j'ai tant à faire! »

Réconciliation

Alessandro Montessori ne cache pas sa réprobation ; mais Renilde, elle, ne doutera jamais de la réussite de sa fille dans le domaine qu'elle a choisi. Elle sera pour Maria une amie fidèle. Heureusement, le malentendu entre père et fille va cesser, et d'une façon presque théâtrale.

La tradition veut que tout étudiant nouvellement diplômé fasse une conférence à la faculté. Quelle épreuve pour Maria ! Les préjugés sont encore très forts, et beaucoup d'auditeurs sont venus avec un esprit hostile, dans l'intention de manifester. Maria dira plus tard qu'elle se sentait, ce jour-là, une âme de dompteuse. Or le matin de cette fameuse conférence, Alessandro Montessori rencontre dans la rue un de ses amis qui s'étonne : « Vous ne venez pas à la conférence ? – Quelle conférence ? » réplique le père qui ne suit plus de très près les activités de sa fille. Une explication s'ensuit, et, bon gré mal gré, Alessandro s'en va écouter sa fille.

Le triomphe du jeune docteur est complet. Elle traite son sujet brillamment, avec éloquence et originalité. On lui fait une ovation formidable. Son père, assailli de compliments, doit reconnaître que le vilain petit canard s'est transformé en cygne.

Maria Montessori devient donc la première femme médecin en Italie. Cette même année (1896), elle va représenter son pays au congrès féministe qui se tient à Berlin. Quelques années plus tard, c'est à Londres qu'elle défendra le travail des femmes. C'est là encore qu'elle dénoncera l'emploi des enfants dans les mines de Sicile. Un mouvement s'organise, patronné par la reine Victoria, contre le travail des enfants : Montessori lui apportera son soutien.